

existentiel

Patrick-Marie
Févotte



JE VAIS À LA VIE...

*Vivre sa mort
avec Élisabeth de la Trinité*



Éditions du Carmel

JE VAIS À LA VIE...

*Vivre sa mort
avec Élisabeth de la Trinité*

Patrick-Marie Févotte

« Je vais à la lumière, à l'Amour, à la Vie... »

C'est la dernière parole de sainte Élisabeth de la Trinité au terme de son existence toute livrée à l'amour. Ses lettres offrent, en effet, le témoignage d'une vie lumineuse qui s'épanouit dans ce qu'elle aimait appeler « son passage de ce monde au Père ».

Parler de la mort aujourd'hui relève d'une audace qui s'inscrit dans le mystère chrétien. N'est-il pas tout à la fois proclamation de la mort et de la résurrection de Jésus? N'aurions-nous donc pas une parole originale, un discours spécifique pour évoquer et éclairer cette ultime étape? C'est ce que propose ce livre en s'appuyant sur les écrits d'Élisabeth de la Trinité. Notre pâque ne nous apparaîtra plus comme un passage redoutable mais comme une entrée « en ces régions toutes de paix et de lumière, où la souffrance est transformée en amour. »

e x i s t e n  i e l

Diffusion Cerf
MDS CE 07953

 Éditions du Carmel

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

supplice et de sa mort.

« Fléchissant les genoux, il priait en disant : “Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe ! ” » (v. 42)

Toute abandonnée à Dieu, qu'elle avait hâte de contempler, Élisabeth de la Trinité n'en éprouvait pas moins la solitude et l'effroi d'un tel moment. À peine sortie d'une crise qui aurait pu lui être fatale, elle confie à sa maman combien la présence de Mère Germaine, sa Prieure, l'avait réconfortée.

« Malgré ma joie d'aller à Dieu, j'avais besoin d'entendre sa voix et de sentir mes mains dans les siennes, car tout de même ce moment est bien solennel, et l'on se sent si petit, et les mains vides. » (L 266, 15 avril 1906)

Il ne faut pas oublier que la mort ne représentera pas la même brisure pour tous. Le pécheur qui ruine son corps pour la recherche éperdue du plaisir perdra certes l'objet de son plaisir mais il connaîtra aussi la fin des tourments qu'il s'inflige à lui-même. D'une certaine manière, le saint perdra davantage car il a fait preuve de plus d'amour envers son corps qu'il traitait à juste titre comme le temple de l'Esprit Saint².

« La vie de l'homme juste et vertueux est meilleure que celle de l'homme rempli de vices. C'est donc pour l'homme juste qu'il est plus douloureux de la perdre. L'arrachement de son âme à son corps fait le bruit le plus déchirant, parce que son corps avait pleinement épousé son âme dans ce qu'elle a de plus spirituel, et son âme avait pleinement épousé son corps de ce qu'il a de plus serviable³. »

Quoi qu'il en soit, la mort fait son œuvre en nous. « En naissant nous commençons à mourir, en commençant à vivre, nous commençons à mourir », écrivait saint Augustin. C'est tout dire de la place qu'elle occupe dans notre vie et de l'importance que nous devons lui donner. L'euthanasie ne serait-elle pas la solution pour nous aider à bien vivre ce passage ? La

revendication d'une "bonne mort" ne s'inscrit-elle pas dans une perspective chrétienne, à l'instar des prières qui en demandaient la grâce ?

Seulement le sens donné au mot "euthanasie" se restreint à une mort dont on ne se rend pas compte. Plutôt que de traîner sur un lit d'hôpital, et d'être une charge pour les autres, on nous propose de mourir dans la dignité. Encore faudrait-il s'entendre sur l'essence de la dignité !

Les personnes qui souhaitent bénéficier de l'euthanasie ne sont pas animées par la crainte de mourir mais plutôt par le refus de connaître les conséquences d'une inévitable dégradation (souffrance, dépendance, perte d'autonomie et d'un certain nombre de facultés, etc...). Elles sont prêtes à aller elles-mêmes au-devant de la mort qu'elles jugent préférable à l'amointrissement de leurs capacités. Mais c'est à tort qu'elles invoquent leur dignité car la dignité est une donnée inaliénable de notre condition humaine. Elle ne saurait dépendre de facteurs extérieurs tandis qu'elle peut être blessée à mort par le péché. Rien n'atteint plus l'image de Dieu inscrite au cœur de l'homme que nos péchés qui sont autant de refus de remplir cette éminente vocation.

Ce n'est pas pour éviter la souffrance que certains n'ont pas hésité à se livrer à la mort, c'est plutôt par haine du péché. Le martyr d'Éléazar en est l'illustration éloquente.

« Lui, de son côté, étant sur le point de mourir sous les coups, dit en soupirant : "Au Seigneur qui a la science sainte, il est manifeste que, pouvant échapper à la mort, j'endure sous les fouets des douleurs cruelles dans mon corps, mais qu'en mon âme je les souffre avec joie à cause de la crainte qu'il m'inspire." » (2M 6,30)

Mieux vaut mourir que d'offenser Celui qui nous a tant

aimés ! Telle est l'ardente prière que la jeune Sabeth écrit dans son *Journal* après avoir entendu un sermon sur la mort.

« O mort ! si jamais je devais offenser mortellement l'Époux que j'aime par-dessus toutes choses, alors vite, fauche-moi avant que je n'aie ce grand malheur. » (J 37, 10 mars 1899)

Son cœur si délicat ne pouvait supporter l'idée d'infliger une telle douleur à Jésus ; elle préférait encore « tout souffrir, tout endurer ». Ainsi, il est des morts qui épargnent le pécheur de tomber encore plus bas ; il est des trépas qui évitent une souillure dont on ne se remettrait pas. Ne seraient-ils pas le signe d'une miséricorde qui prévient la chute ?

« Ne disons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, et de l'histoire qui se commençait le plus noblement : disons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une âme chrétienne peut être assaillie⁴. »

La gloire et la richesse peuvent nous mettre en plus grand danger qu'une mort précoce et inattendue. Notre peur se trompe d'objet tant que nous sommes aveuglés par nos passions, et ces passions elles-mêmes sont alimentées par la peur de la mort. Cette peur peut en effet déborder le cadre naturel et légitime pour devenir aliénante et nous entraîner à développer des passions non naturelles et coupables. L'auteur de l'épître aux Hébreux évoque ainsi « ceux qui, leur vie entière, sont tenus en esclavage par la crainte de la mort⁵ ». Pour fuir la mort, on peut se jeter éperdument dans la recherche des plaisirs et ne trouver, au fond de la coupe, qu'une amertume qui a le goût de la mort. Ne faudrait-il pas comprendre ainsi le suicide de tant de jeunes et la mort volontaire de vedettes parvenues au faîte de la gloire ?

Si l'on ne peut pas réussir sa vie sans réussir sa mort, alors il faut se préparer à bien mourir. La spiritualité chrétienne offre une initiation qui nous prépare à cette échéance parce qu'elle l'intègre d'une manière atténuée dans la trame de notre vie, mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le Crucifié par amour

La mort du Christ éclaire singulièrement la nôtre. Aussi est-ce dans le livre de la Passion que nous lisons le plus bel enseignement qui soit ! Avec sobriété, les Évangélistes ont pris soin de nous rapporter non seulement comment Jésus est mort mais, plus encore, de quelle manière il a offert sa vie. Car il s'agit bien d'une offrande : même s'il est saisi, Jésus ne subit aucune contrainte, c'est librement qu'il avance vers sa mort. « Ma vie nul ne la prend mais c'est moi qui la donne¹. » Pour éclairer cette heure qui surviendra bientôt, il institue l'Eucharistie et donne ainsi à ses disciples le véritable sens de son sacrifice :

« Prenant du pain, il rendit grâces, le rompit et le leur donna en disant : “Ceci est mon corps, livré pour vous”. » (Lc 22,19)

Il est significatif de rencontrer souvent, sous la plume d'Élisabeth, l'expression “crucifié par amour”. C'est ainsi qu'elle aimait nommer Jésus dans un rapprochement saisissant. Elle allait ainsi droit au cœur du mystère : la mort du Christ ne se comprend que par l'amour qu'elle révèle. C'est la raison pour laquelle elle a cité à plusieurs reprises ce verset de saint Paul : « Il m'a aimé, il s'est livré pour moi². » Pour elle, la croix ne pouvait aller sans l'amour.

Sa contemplation du Crucifié l'a conduite à un certain nombre de conséquences. Elle en a tiré tout d'abord un enseignement précieux sur le sens de la souffrance. La jeune carmélite a

compris que la souffrance pouvait être vécue comme un chemin d'identification à Jésus. Son ardent désir était de correspondre le plus parfaitement possible à sa vocation, et cet appel du Père, tel qu'elle le découvrait chez saint Paul, était de « reproduire l'image de son Fils³ ». Aussi pour « réaliser le plan divin : être conforme à l'image du Crucifié⁴ », devait-elle emprunter la voie royale qui mène à cette ressemblance.

« Je ne peux pas dire que j'aime la souffrance en elle-même, mais je l'aime parce qu'elle me rend conforme à Celui qui est mon Époux et mon Amour. » (L 317, à sa mère, septembre 1906)

Devenir conforme à Jésus passe nécessairement par le chemin du Calvaire, et cette évidence, toute évangélique, demande beaucoup de courage. Élisabeth invitait d'ailleurs ses proches à supplier le Seigneur de lui accorder une telle grâce : « Priez pour que Dieu augmente ma capacité de souffrir⁵ ». Cette disposition s'accueille tout autant qu'elle se cultive, notamment par la prière et la dévotion eucharistique.

« Restez toujours unie au Dieu de l'Hostie que vous aimez tant, Il vous apprendra à souffrir, à vous immoler, à prier, à aimer. » (L 186, 15 décembre 1903)

Un autre passage de saint Paul l'a vivement frappée : celui où l'Apôtre expose le motif de sa joie⁶. Élisabeth le citera 8 fois dans ses lettres tant il correspond à ce qu'elle-même ressent au cœur de sa maladie. Que lui importe si cette épreuve doit durer encore puisque chaque jour vécu ainsi contribue à parfaire la conformité.

« C'est le bon Dieu qui se plaît à immoler sa petite hostie, mais cette messe qu'Il dit avec moi, dont son Amour est le prêtre, peut durer longtemps encore. La petite victime ne trouve pas le temps long dans la main de Celui qui la sacrifie et peut dire que, si elle passe par le sentier de la souffrance, elle demeure bien plus encore sur la route du bonheur, du vrai,

maman chérie, de celui que nul ne saurait ravir. Je me réjouis, disait saint Paul, d'accomplir en ma chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ pour son corps qui est l'Église. » (L 309, à sa mère, 9 septembre 1906)

De la même manière abordait-elle sa mort, à tel point « que sa perspective ne [lui] donnait que de la joie⁷ ». Nous sommes bien loin de tout dolorisme morbide. Jamais Élisabeth ne s'est repliée sur elle-même, jamais elle n'a utilisé sa souffrance pour attirer les regards ou les attentions de ses sœurs. Seul comptait pour elle ce que la souffrance opérait mystérieusement.

« Avant de mourir, je rêve d'être transformée en Jésus crucifié et cela me donne tant de force dans la souffrance. » (L 324, à Germaine de Gemeaux, 10 octobre 1906)

Contemplant le Crucifié par amour, Élisabeth a perçu également la valeur infinie de la souffrance de Jésus. Il ne s'agit plus d'offrir sa propre souffrance (ou pour être plus juste : d'offrir tout l'amour qui jaillit de son cœur aux prises avec la souffrance), il s'agit d'offrir celle de Jésus car le mérite qu'elle contient est insurpassable. Dès lors, nous pouvons unir toute douleur à celles de l'Homme des douleurs, détournant ainsi notre regard de nous-mêmes pour ne considérer que le divin Crucifié. Nous voyant ainsi immolés, c'est son Fils que le Père reconnaîtra et il en sera glorifié.

« Je voudrais tant que le Père puisse reconnaître en moi l'image du Crucifié par amour. » (L 306, à Mère Marie de Jésus, 14 août 1906)

Élisabeth veut s'enfouir, disparaître pour qu'un autre prenne la place. Comme Jean Baptiste, elle s'exclame : « Il faut que lui grandisse et que moi je décroisse⁸. » C'est tout le sens d'une expression qu'elle affectionne particulièrement et qu'elle emploie, entre autres, dans son élévation à la Trinité : devenir «une humanité de surcroît».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



© Carmel de Flavignerot

Petits cadeaux qu'Élisabeth fabriquait à l'infirmierie

Aimer jusqu'à en mourir

Élisabeth est morte jeune : à peine 26 ans ! Mais si sa vie a été courte, elle n'en a pas moins été pleine. Ne pas avoir beaucoup de temps devant soi n'empêche pas d'avoir le temps pour bien vivre ! Son rapport au temps a surtout été commandé par l'attention au présent qui nécessite une véritable ascèse. Parce qu'elle croyait « qu'un Être qui s'appelle l'Amour habite en nous à tout instant du jour et de la nuit et qu'Il nous demande de vivre en société avec Lui¹ », elle voulait à tout prix demeurer en sa Présence. Il lui fallait pour cela habiter chaque instant, lui donner toute la densité d'une rencontre. Ses temps d'oraison se prolongeaient dans l'épaisseur du quotidien, et la moindre des circonstances de la vie prenait l'allure d'une épiphanie. Aussi voyait-elle Dieu partout, comme elle l'avoue ingénument à sa sœur quatre semaines à peine après son entrée au Carmel.

« On trouve le bon Dieu à la lessive comme à l'oraison. Il n'y a que Lui partout. On le vit, on le respire. » (L 89, à sa sœur, 30 août 1901)

La proximité de la mort ne fera que confirmer ce qu'elle a déjà mis en place des années auparavant. La lumière projetée par l'éternité qui s'apprête à la submerger lui permet de saisir la véritable consistance du temps.

« Que la vie est quelque chose de sérieux : chaque minute nous est donnée pour nous enraciner plus en Dieu. » (L 333, à Madame de Bobet, fin octobre 1906)

Elle exprime tout à la fois que le temps est un don et qu'il faut le mettre à profit pour progresser dans notre connaissance et notre amour de Dieu. S'il m'est donné, ne devrais-je pas le recevoir dans l'action de grâces ? Si telle est ma vocation, ne devrais-je pas tout mettre en œuvre pour la réaliser, jusqu'à exploiter la moindre seconde ? C'est pour l'ignorer que nous nous permettons de dilapider ce trésor. En dispersant nos forces et en dissipant notre énergie à la recherche de biens épars, nous nous condamnons à ne jamais goûter le souverain Bien.

Élisabeth a suivi une ligne directrice en veillant soigneusement à ne jamais s'en écarter. Toute son attention se concentrait pour maintenir continuellement le contact. Ainsi, le moindre de ses mouvements intérieurs n'était plus qu'un jaillissement éperdu de reconnaissance et de gratitude. À la suite d'une sérieuse attaque, un peu déçue que la mort n'ait pas rompu les liens, elle confie au chanoine Angles cette louange ininterrompue qui s'élève de son cœur.

« Le Ciel a semblé s'ouvrir de nouveau et vous avez si bien prié que je suis toujours captive ; mais une heureuse captive qui, dans le fond de son âme, chante nuit et jour l'amour de son Maître. » (L 275, juin 1906)

Qu'importe que l'heure ne soit pas venue puisqu'elle peut déjà s'adonner à ce qui sera son occupation éternelle ! Elle peut encore tellement offrir, tellement aimer, mais surtout (ce que nous ne pourrons plus faire au Ciel) tellement souffrir. Lorsque « le voile est tombé pour elle, et dans la lumière de Dieu elle [verra] que souffrir passe, mais qu'avoir souffert dure toujours² ».

Au fond, il n'y a rien d'étonnant à ce que sainte Élisabeth n'ait pas connu une longue existence. Ayant tout consumé en elle, l'amour n'avait plus qu'à livrer un dernier assaut. Quelles que soient la cause précise et les circonstances de sa mort, il faut

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

je vous perde pour toujours, que je m'en aille à jamais loin de vous. Mon Sauveur bien-aimé, recueillez-moi alors dans vos plaies sacrées, dont, à l'avance, j'ose approcher mes lèvres. Quand je rendrai le dernier soupir, je veux exhaler mon âme dans la plaie de votre côté ; blessé par l'amour, je veux que ma dernière parole soit : Jésus et Marie, je vous remets mon cœur. Ainsi soit-il. Mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne.

Saint Alphonse de Liguori



Table des matières

Introduction

Un admirable éclat

Le passage obligé

Dans un paisible abandon

Les choses au vrai point

Le Crucifié par amour

Lorsque le voile tombera

Tout est accompli

Aimer jusqu'à en mourir

Ma mission au Ciel

Conclusion

Annexes

existenCiel

Patrick-Marie
Févotte



JE VAIS À LA VIE...

*Vivre sa mort
avec Élisabeth de la Trinité*

 Éditions du Carmel

